



AU PAYS DES RUINES



Un bon ami de notre revue nous communique la très intéressante lettre qui suit:

Paris, 17 mars 1919.

Mon cher Cousin,

J'ai passé la journée d'hier à Arras. L'objectif du voyage était de repérer avec une parente les tombes de ses grands-parents; on disait le cimetière très bouleversé par la guerre: les recherches promettaient d'être laborieuses.

Départ à 8 heures du matin de la gare du Nord: aucun laissez-passer, les places retenues la veille nous assurent d'être assis.—Les premières classes étant aussi sales que les deuxièmes nous donnâmes la préférence à celles-ci, d'autant plus que les voyageurs, des émigrés des régions libérées, racontent volontiers leur odyssée; nous gagnâmes en renseignements ce que notre odorat perdit en effluves nauséabondes.

Après Chantilly et Creil commencent (à 55 kilomètres) les premières tranchées: ce sont les positions de soutien.

Premier arrêt (126 km.) à "Longueau"-Amiens. La gare n'existe plus, une construction en bois sur laquelle est inscrit le nom de la localité en tient lieu.

Le train continu sur Arras; la ligne si chèrement défendue est récemment rendue à la circulation, le convoi réduit sa vitesse, aussi comme dans un cinématographe le paysage désolé se déroule. La voie passe en tranchées dans lesquelles sont pratiqués des postes d'écoute, des abris protégés par des plaques de tôle ondulée; c'est du bon travail: c'est du travail boche!

Les entonnoirs commencent; ils deviennent de plus en plus nombreux sur toutes les parties qui furent boisées; l'eau y séjourne, du cresson y pousse.—Là, un essai de remblayage de tranchées, puis une tentative de labourage qui laisse à la surface du sol un large ruban de craie, stérile pour toujours, ou tout au moins, bien longtemps.

Les tranchées creusées en sol crayeux forment des signes cabalistiques et rayent le sol rouge comme la voie lactée raye le ciel.—Les arbres sont coupés par la mitraille; l'inondation tendue par les Allemands n'a pu encore être arrêtée: la voie rappelle celle de l'arrivée à Venise.

Cà et là, dans les champs incultes, des croix blanches, une bouteille renversée constitue l'unique ornement; elle a un autre objet: le nom du héros tombé s'y trouve inscrit sur un bout de papier glissé dans la bouteille.

156 km. à droite du train, voici le fameux Albert qui fut une ville de plus de 7,000 habitants. La gran-

deur du spectacle n'est égalée que par son horreur: ville-squelette, ville-morte, pas un être vivant n'y est revenu, faute d'un abri.

Le long de la voie: des tanks, un canon allemand abandonnés et dans la campagne cahotique des rangées d'obus, des caisses de munitions vides. Toujours aucun être vivant!

Midi: voici Arras. L'immense gare est déserte: il ne reste que les murs de briques troués par le bombardement et le hall aux carreaux brisés.

La place de la gare révèle tout de suite l'âpreté de la lutte; le spectacle est grandiose, rendu plus impressionnant encore par l'aspect désertique de la ville.

Nous déjeûnons devant la gare, debout faute d'aucun siège; les victuailles apportées de Paris sont vite englouties, le café de notre thermo nous réchauffe, une bise glaciale que rien n'intercepte nous avait gelés. Puis, en route pour le cimetière.—Sur ce qui reste des maisons, des écriteaux anglais et français préconisent de ne "ramasser aucun projectile, danger de mort". Cependant mon pied enfonce dans la boue des cartouches que je ramasse. D'autres écriteaux signalent le danger de longer les maisons en raison de la chute des pierres, des fils de fer barbelés renforcent souvent cette consigne.

Une affiche du Touring Club fixée à un pilier et demeurée intacte invite les habitants d'Arras à respecter leurs arbres, une des beautés de la ville. Triste ironie, il n'en reste aucun!

Enfin, voici le cimetière fermé par des chevaux de frise de fils de fer barbelés; la porte monumentale est détruite, des cariatides de pierres en révèlent la richesse.—Dès l'entrée, il faut franchir des tranchées ouvertes en plein cimetière. Les entonnoirs d'obus ont complètement nettoyé tout ce qui pouvait se trouver là. Le pied de ma cousine heurte un tibia humain; moi-même, je trouve un humérus et un crâne.—Je ne puis m'empêcher de penser que pas loin de là à Aix-Noulette, mon cousin Bossange repose avec ses camarades de tranchées, ses compagnons de gloire.

Nous progressons lentement: il faut escalader les marbres brisés. Voici un caveau à six cases, complètement ouvert; les défenseurs ont trouvé là d'excellents postes d'écoute, des abris recherchés.

Au bout d'une demi-heure, nous apercevons la statue, grandeur naturelle, de Madame Grand-Guillaume; ce monument est probablement le seul qui n'ait pas été atteint.—Ce point de repère resserre nos recherches; voici le laurier rabougri et trois tombes, mais les noms inscrits sur les pierres tombées ne sont pas ceux de notre famille.

A quelques pas de là, un obus a largement ouvert